

Conférence de Jean-Marc Ghitti

Les Mercredis du paysage

6 octobre 2010

*C'est quoi, un paysage ?*

Les questions philosophiques qu'on peut se poser sur le paysage sont beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus larges que celles qu'on pose généralement. Je vais laisser de côté les questions qui portent sur la relation du paysage à l'histoire des cultures, et c'est sûr qu'il y a une histoire non seulement des paysages, mais de l'idée même de paysage. Je vais à peine ébaucher trois directions de recherche : une épistémologie des savoirs sur le paysage, une esthétique du paysage et une phénoménologie de ce que j'appellerais l'expérience paysagère.

Mais je vais commencer par une question plus simple : comment parler du paysage ? Les paysages sont visibles par tous, mais, dès lors qu'il s'agit d'en parler, on peut, en effet, se demander comment.

Dans son étude des fonctions majeures du langage, le philosophe Paul Ricoeur en retient principalement deux : celle de la métaphore, qui renvoie à la poésie, et celle du récit, qui renvoie à l'histoire et au roman. Mais n'en manque-t-il pas une qui a son importance ? Je veux dire celle de la description. C'est pourtant la description qui est le plus liée au paysage. Le paysage ne serait-il pas un de ces objets culturels secondaires, pas assez forts pour trouver une place pleine et entière dans l'herméneutique telle que la propose Ricoeur ? Nous verrons un peu plus tard où se situe le problème.

Toutefois, plutôt que de prendre certaines distances avec Ricoeur, je voudrais surtout insister sur deux analogies entre son travail sur le temps dans l'histoire et ce que je voudrais essayer de dire sur le paysage comme expérience de l'espace.

Première analogie. Ricoeur construit son modèle de la compréhension narrative à travers l'épistémologie de l'histoire. Nous, nous pourrions construire le modèle de la contemplation descriptive à partir d'une épistémologie de la géographie. Refaire sur la géographie le même travail que Ricoeur a fait sur l'histoire. Deuxième analogie. Ricoeur fait remarquer que le récit est passé à l'arrière-plan dans l'histoire contemporaine. On pourrait dire, de même, que la description de paysage a été délaissée par la géographie contemporaine, au profit d'une inflation cartographique. C'est un peu comme si le paysage et le récit avaient en commun de devenir des objets philosophiques après avoir été exclus de la science qui s'en était occupés. Remarquons au passage que si l'on dit, à juste titre, que beaucoup de concepts qu'on trouve dans les sciences ont d'abord été travaillés dans la philosophie, on pourrait ajouter, et on le dit moins, qu'un certain nombre d'objets qui étaient dans les sciences sont récupérés par la philosophie lorsque la science les délaisse. Ainsi en est-il du paysage : objet désuet pour la géographie, il est devenu un objet philosophique de date récente.

## **1 – Une épistémologie de la géographie de paysage**

En parallèle avec l'histoire, la géographie s'est largement constituée, à l'époque moderne, comme matière scolaire. Loin d'être une science pure, elle résulte d'un synchrétisme où se mêlent diverses sciences comme l'astronomie, la géologie, l'écologie, la

démographie, l'économie, etc. Qu'est-ce qui fait son objet propre ?

La géographie est, en réalité, plus ancienne que ces sciences qui la constituent. Elle n'en est pas simplement la collection : elle en est le creuset, elle en sauve l'unité.

Si l'on suit les deux mots grecs qui en font le nom, l'objet propre de la géographie serait d'écrire, plus précisément de décrire, la Terre. Néanmoins, la géographie est une branche de l'anthropologie. Ce qui la caractérise, c'est qu'elle étudie l'homme dans la manière dont il s'affronte aux contraintes que la Terre fait peser sur lui. Le géographe s'intéresse à la manière dont les peuples répondent à ces contraintes, pour le dire comme Toynbee ; ou bien à la manière qu'ils trouvent de s'accorder à elle en inventant un certain mode d'habitation sur Terre, pour le dire comme Heidegger.

Pourtant, si l'on regarde l'histoire du mot, on peut donner à la géographie pour date et lieu de naissance : la Ionie du sixième siècle avant J.C. Anaximandre passe pour être le premier géographe parce qu'il est le premier à faire une carte. Pour Pédech, l'historien de la géographie, il ne fait pas de doute que « la géographie a commencé par la cartographie ». On dit cependant qu'Hécaté de Milet avait écrit une périégèse des différentes contrées. Ce projet de voyages descriptifs, qu'on appelle donc une périégèse, va être repris par plusieurs, et notamment par Hérodote. Le même Pédech écrit qu'Hérodote « a compris que la tâche du géographe n'est pas de relever des itinéraires mais de décrire des espaces et des milieux, de les individualiser par le climat, le sol, la végétation et la faune, et surtout par le mode d'implantation des groupements humains ».

Je ne vais pas ce soir, vous le pensez bien, vous faire l'histoire de la géographie, et je n'évoquerai même pas, pour aller vite, Eratosthène, qui est le véritable fondateur de la géographie grecque. Je veux juste montrer que,

dès l'origine, il y a deux pôles dans la géographie : la carte et la description des paysages en tant qu'ils expriment la manière dont les peuples s'installent en certaines contrées terrestres et les habitent. C'est que le paysage est ce qui échappe aux cartes. A la rigueur, on peut le mettre dans des mots, on peut le décrire : mais on ne peut pas le cartographier. La carte est conceptuelle, le paysage est sensible. La carte est une abstraction qui résulte d'une schématisation. Elle marque la volonté de maîtrise de l'esprit sur une terre qui devient, du coup, un territoire. C'est pourquoi la carte est de la géographie politique, ou géopolitique : elle est la géographie du pouvoir. Le paysage, à l'inverse, est la géographie du promeneur, du curieux, celle de la rencontre et du plaisir. Le paysage représente ce qui, dans la géographie, retient le désir d'explication et sauve le plaisir de la description.

C'est cette même tension entre la carte et le paysage qui explique le champ épistémologique de la géographie du vingtième siècle. Les cartographes ont fini par l'emporter sur l'école géographique de Vidal de la Blache. C'est justement pourquoi cette dernière mérite de retenir notre attention : elle a représenté un grand moment de la pensée du paysage en France.

## FEUILLES PAR AILLEURS

Ce que je voudrais vous montrer à travers ces brèves allusions à la géographie vidalienne, c'est que pour des raisons épistémologiques, qui consistent à discerner la spécificité de l'approche géographique par rapport aux autres sciences, Vidal en vient à construire un point de vue géographique sur le paysage. Le paysage est consisté à dessiner, à faire ressortir ce qui n'était que possible dans la nature, mais qui était déjà là. Un peu comme dans les tests projectifs, on discerne un visage

dans les tâches et on l'accuse par quelques traits délibérés. Le paysage, c'est le visage du pays. Comme tout visage, il en définit l'identité. Il permet qu'on le reconnaisse. Le paysage dégage la singularité de chaque lieu. Sans l'effort paysager des peuples, la terre serait monotone. Elle aurait moins de caractère. La métaphore numismatique est très intéressante chez Vidal. Le paysage, c'est l'effigie d'un peuple, c'est la manière dont un peuple vient frapper la monotonie terrestre pour caractériser des lieux. Mais dans cette métaphore, ce qui est aussi intéressant, c'est le déplacement : ce n'est pas le pouvoir politique qui frappe cette médaille qu'est le paysage, c'est le peuple paysan, anonyme, dont les générations se succèdent. Comme l'étaient les églises romanes, le paysage est une œuvre collective. Il arrive certes que des régions entières soient aménagées par volonté politique, comme les Landes par Napoléon III. Mais le regard géographique a alors l'impression d'un faux paysage. Le paysage artificiel n'est pas celui où l'homme n'intervient pas : il est celui qui obéit à un projet délibéré, à un plan. Le paysage n'est certes pas sans un certain ordre, mais cet ordre n'est pas un calcul. Les jardins peuvent obéir à une ordonnance, c'est-à-dire à la réalisation d'une idée, voire à l'idée d'un seul ; mais les paysages sont expressifs. Ils portent à la vue non pas une idée, mais un caractère collectif, un style, et même une personnalité collective. Ils s'expriment, mais non pas comme un langage : ils s'expriment comme un corps. Ils sont comme un visage.

## **2 – Le paysage comme objet esthétique.**

Du point de vue de la pensée esthétique, quelle sorte d'objet constitue le paysage ?

Je ne sais pas pourquoi on a passé tant de temps à démontrer que le paysage n'est pas seulement naturel. Il est tellement évident que le paysage est façonné par l'homme qu'on peut se demander si l'on ne se plaît pas parfois à susciter de faux problèmes pour mieux pouvoir les résoudre.

Il ne faut pas non plus aller trop loin lorsqu'on dit que le paysage est le produit de l'art humain et je voudrais y poser deux bornes.

La première en disant que la nature est présente dans le paysage. Je sais bien qu'on parle parfois d'un paysage urbain pour désigner l'agencement des bâtiments qu'on y voit. Mais il me semble qu'il faut alors entendre le mot « paysage » comme une métaphore. En son sens propre, le paysage, c'est de la nature disposée par le travail humain.

La deuxième borne, c'est de reconnaître que le paysage, s'il est bien le produit du travail humain, n'est pas à proprement parlé une œuvre humaine. Contrairement au meuble, ou à la statue, ou à l'immeuble, le paysage n'est pas entièrement conçu par l'esprit humain, il n'est pas la réalisation d'un concept. On peut même dire que, traditionnellement, le paysage est le résultat du travail agricole, mais pas un résultat délibéré. Chaque paysan s'occupe de son champ, il le clôt avec un mur ou une haie. Il en résulte un paysage, qui donne un style à un pays, mais nul n'a choisi délibérément ce style. D'autant que l'homme n'est pas le seul à façonner le paysage : les animaux, les éléments et tout ce qui peut y laisser trace. Le vent fait les côtes et les dunes. Le fleuve fait son delta. Le paysage n'est pas exclusivement anthropique. L'homme en est le co-créateur, le collaborateur. Et pourtant, il est vrai que la donne change à partir du moment où la préoccupation

paysagère prend de l'ampleur et devient la chose d'une profession. On peut aujourd'hui dessiner un paysage à partir de rien, et ensuite le produire entièrement. Mais je crois que c'est là une extrémité que l'on atteint rarement, car on fait toujours sa place à l'antérieur et à l'extérieur. Il n'y a vraiment de paysage que dans la mesure où il échappe à l'entière maîtrise de l'homme, dans la mesure où il se différencie de l'œuvre. J'appliquerai volontiers au paysage ce que les psychanalystes lacaniens disent de la femme : elle entre bien dans le discours du maître, mais pas toute. Comme il y a toujours dans la féminité une sorte d'échappée vers l'ailleurs, il y a toujours dans le paysage quelque chose d'autre que ce qu'on pouvait en attendre. Et c'est précisément ce qui fait son charme, un charme de femme à vrai dire. Le féminin, dans le paysage, c'est ce qu'il y reste de naturel, d'irréductiblement naturel. Il est le produit de l'homme, mais pas tout, pas seulement : il est quelque chose d'autre qui l'empêche d'être une œuvre, comme sont les produits de l'artisanat ou des beaux-arts.

Toutefois, ce qui importe plus que l'opposition de la nature et de l'art dans le paysage, c'est la beauté qu'on lui prête, la beauté propre qui est la sienne. Là encore, je ne vais pas m'attarder à la question, très classique en philosophie, de savoir si la beauté est dans la chose ou dans le regard. Je ferai juste remarquer que cette question ne se pose pas avec autant d'acuité pour le paysage que pour l'œuvre d'art. Il est en effet évident que tous les hommes ne s'accordent pas pour déclarer la beauté d'une statue par exemple. En revanche, il y a beaucoup moins de désaccords en ce qui concerne les paysages : mettez quelqu'un sur une des plages de votre côte, quels que soient son origine culturelle et son niveau de culture, il trouvera ce paysage marin très beau.

Il y a, dans le paysage, une sorte de beauté universelle qu'on a vainement cherchée en art.

Du point de vue des enjeux philosophiques, prétendre que l'esthétique pourrait trouver dans le paysage le moyen de dépasser les contradictions qu'elle rencontre dans l'art revient à défaire le lien que la modernité établit entre la beauté et l'art et, corollairement, à retrouver le lien ancien entre la beauté et la nature. Sauf que le paysage lie autrement la nature et la beauté. Dans les cosmologies anciennes, ce qui fait la beauté de la nature, c'est l'ordre caché qu'elle manifeste. La physique moderne a évacué la question de la beauté : la légalité factuelle qu'elle explique ne laisse aucune place au jugement esthétique. C'est d'ailleurs pourquoi l'esthétique est allée se réfugier dans l'art. Avec le paysage, on peut de nouveau dire que la nature est belle. Mais dans son apparence plus que dans sa légalité. Il est difficile de ne pas chercher un ordre dans le paysage, mais ce n'est pas un ordre caché : c'est un ordre apparent qui relève de la composition, et non de la légalité nécessaire. Autrement dit, dans la culture paysagère moderne, on insiste de nouveau sur la beauté de la nature, mais on le fait en prêtant à la nature la beauté habituelle aux tableaux. Le dieu-architecte de la cosmologie pourrait devenir un dieu-peintre dans la culture paysagère. Malgré cette très notable différence, la culture paysagère légitime à nouveau qu'on puisse trouver belle la nature, autant si ce n'est davantage qu'un tableau, et de manière plus universelle. La nature certes disposée et travaillée par des hommes, mais la nature quand même. Il en résulte une esthétique incompatible avec celle d'Hegel : ce n'est pas forcément dans les choses où l'on ne trouve que de l'humain que la beauté est la plus grande. La beauté est plus grande dans les choses où l'humain vient se composer à ce qui



ne provient pas de lui. Voilà comment la culture paysagère vient retentir dans le champ de l'esthétique philosophique.

### **3 – Approche phénoménologique de l'expérience paysagère : la contemplation du paysage.**

J'en viens maintenant au contenu le plus philosophique de ma conférence. Le paysage nous renvoie à notre expérience de l'espace, il est le monde qui s'étend sous nos yeux. Est-ce que de le penser n'exige pas de mettre en œuvre des catégories particulières, qui ne sont pas celles que la pensée emprunte au temps ?

Le paysage, c'est le monde extérieur qui devient phénomène. La question de la phénoménologie est : qu'est-ce qu'un phénomène ? Je ne vais donc plus m'intéresser maintenant au paysage comme à une réalité mais à la manière qu'il a de nous apparaître. On entre dans la philosophie lorsqu'on sort des évidences du réalisme. Des deux intuitions qui, selon Kant, rendent possibles les phénomènes, l'espace serait plus proche de la perception et le temps plus proche de la vie intérieure.

Lorsque nous faisons intervenir notre mémoire, en effet, nous pouvons reconstituer le sens des choses, et, comme l'a montré Ricoeur, c'est déjà à travers le récit que l'on peut faire d'une continuité temporelle que du sens se construit. C'est ainsi que l'on fait en mythologie, en histoire ou dans le roman. Dès qu'on tire le fil conducteur du temps, l'on est dans une démarche de compréhension, et finalement on construit une

herméneutique qui peut être celle d'une culture ou celle de sa propre existence.

L'espace nous engage autrement dans l'être. Il est d'abord une possibilité de mouvement et d'action. Si sur le passé, nous ne pouvons plus rien puisqu'il est révolu, si sur le futur nous pouvons encore rien puisqu'il demeure encore hors de prise, en revanche, ce qui est dans l'espace, nous pouvons l'atteindre et le transformer. C'est dans l'espace que nous bougeons et que nous travaillons. Le temps conduit à l'herméneutique, l'espace conduit à la pragmatique.

Mais ce n'est là qu'un aspect des choses, celui qui concerne le proche. Il faut considérer aussi que l'espace éloigne. Le lointain et le proche sont les deux polarités de l'espace. La proximité permet la prise, la saisie, l'action. Mais l'éloignement instaure, à l'inverse, la contemplation. Le paysage est l'espace qui advient sous la catégorie du lointain.

Il existe une culture de la contemplation, qu'il ne faut pas confondre avec la culture de la réflexion, et qui seule permet de dégager le statut ontologique de ce que nous appelons un paysage.

La contemplation n'est pas une recherche de compréhension, elle ne vise pas le sens. Elle est néanmoins une relation à la vérité. Mais laquelle ? La vérité n'est-elle pas toujours, comme on le dit en herméneutique, le résultat d'une interprétation ? Non.

La phénoménologie ouvre une autre voie vers la vérité que celle de l'herméneutique. En phénoménologie, la vérité est un dévoilement de ce qui est déjà là. Elle est une vue, une vue qui s'ouvre. La phénoménologie invite non pas à l'interprétation, mais à la contemplation. Je sais bien qu'on parle assez souvent de l'interprétation du

paysage, qu'on dit qu'on pourrait le lire comme on lit un texte. Mais, pour le phénoménologue, tout cela est second. Ce qui fait le propre du paysage, c'est qu'il se contemple. Il n'est pas à comprendre mais à contempler.

Compréhension et contemplation sont les deux relations majeures que l'homme peut avoir à la vérité. La compréhension exige une concentration de la mémoire ; la contemplation exige, quant à elle, une attention à ce que je rencontre. La concentration est une intériorisation de la pensée ; l'attention est une extériorisation de la pensée. L'attention n'est pas plus passive que la concentration : elle est mobilisation de toute notre existence qui nous porte vers ce qui se présente. Le paysage, c'est la nature qui s'offre à contempler, comme le visage est quelqu'un qui s'expose à moi, en face à face.

La contemplation suppose l'exposition de ce que je contemple. La compréhension, suppose la signification de ce qui s'offre à ma compréhension. L'être est exposition et signification. L'être dans l'espace est exposition, l'être dans le temps est signification. L'être appelle de ma part une double approche, celle de la contemplation et celle de la compréhension.

Le paysage est la nature qui s'expose et qui requiert notre attention. Et pourtant, l'expérience du paysage est aussi celle de quelque chose qui est là, quoi fait fond, mais à quoi on n'accorde pas forcément une attention extrême. Dans les catégories de la peinture, on peut dire que le motif retient l'attention mais que le paysage fait fond, qu'il constitue l'arrière-plan. C'est pourquoi, à un moment crucial de l'histoire du paysage en peinture, Léonard de Vinci traite le paysage par le sfumato. Il en résulte pour nous une question qui mérite d'être

dégagée clairement : le paysage, est-ce la nature qui se montre ou la nature qui s'estompe ? Le paysage se manifeste-t-il ou se retire-t-il ?

Il y a là une tension dans l'esthétique du paysage, dont on va explorer les deux pôles. Ces deux pôles correspondent à deux éthiques contraires qui, lorsqu'elles sont engagées sur la question du paysage, ouvrent sur deux esthétiques paysagères. Je vais essayer de le montrer schématiquement, comme en survol. L'éthique la plus traditionnelle en philosophie est une éthique réflexive. Elle requiert, comme on le voit bien chez les stoïciens, une attention permanente à soi, à son âme, et une indifférence au monde environnant. Le sage est celui qui demeure impassible aux événements qui viennent du monde et ne se laisse pas troubler par l'extérieur. Ce dialogue de l'âme avec elle-même devient, dans le christianisme, un dialogue de l'âme avec Dieu, telle qu'il se poursuit sans cesse dans la prière et l'espace environnant, tel qu'il m'atteint par exemple à travers un paysage, ne peut que me divertir, dans le sens du divertissement dont parle Pascal. Est-ce à dire que le paysage n'ait alors aucune importance pour lui ? Pas du tout, car le paysage peut très bien être conçu comme un retrait de tout ce qui est agitation dans le monde environnant. Le paysage, c'est la nature et c'est la campagne affairée qui deviennent fond, qui sont mis au loin, qui entrent dans un certain retrait. Le paysage est également ce qu'on n'a plus besoin de regarder parce que qu'il est familier, permanent. On peut tellement compter sur le paysage qu'on voit tous les matins de sa fenêtre ou en sortant de chez soi qu'on n'est même plus divertie par lui, par sa présence lointaine : il me laisse en repos.

C'est donc là une certaine esthétique du paysage, qui correspond à une certaine éthique.

Mais l'existentialisme propose une autre conception de l'homme, une autre anthropologie comme on dit. Exister, c'est être ouvert au monde et à ce qui arrive, c'est aller à la rencontre des choses et des événements. Il en résulte une autre éthique, une éthique de l'attention à ce qui se présente. Non plus une éthique de la réflexion mais une éthique de l'ouverture à ce qui vient vers moi. L'esthétique du paysage qui en découle est alors sensiblement différente. Le paysage est une sorte d'appel à sortir de l'intériorité, ou en tout cas à l'interrompre. Le paysage, en tant qu'il m'invite à contempler le monde extérieur, me met à distance de moi-même. Il creuse l'intériorité de la conscience. Ce qu'il m'apporte alors, ce n'est peut-être pas une évasion, mais au moins une distanciation. Il envahit le monde de mes soucis, de mes projets, sans le dissoudre, mais plutôt en le colorant d'une teinte, d'une humeur. C'est certainement l'état poétique qui pousse le plus loin la transpassibilité paysagère dans laquelle l'homme peut vivre. La transpassibilité, telle qu'en parle Maldiney, c'est être traversé par l'extériorité. Merleau-Ponty dit que c'est être tapissé par le monde extérieur. Le peintre Bram van Velde confiait, pour sa part, à Charles Juliet : « J'ai beaucoup vécu par l'œil. Il faut se laisser traverser ». Il ne s'agit pas d'être expulsé de soi, retiré de soi. L'expérience paysagère n'a pas la force des traumatismes qui anéantissent l'intériorité psychique, elle n'a pas non plus l'insistance des grandes passions. L'expérience paysagère procure à l'homme une sorte de repos mais qui n'est un repos en soi-même, comme dans la méditation : c'est plutôt un repos hors de soi, un repos dans la nature harmonieusement transformée par l'homme.

Plaçons-nous maintenant résolument dans la perspective de cette seconde éthique et essayons de

mieux définir ce qu'est l'expérience paysagère. Le philosophe Maldiney nous permet d'y voir plus clair. La phénoménologie nous permet de comprendre l'abîme qui existe entre nos idées abstraites et nos manières de parler les plus ordinaires, les plus hâtives, d'un côté, et, d'autre côté, notre expérience réelle, concrète et simple du monde qui nous entoure. Nous parlons abstraitement d'un paysage qui s'étendrait dans l'espace environnant, qui en serait le fond, l'horizon. Pourtant, la description phénoménologique que l'on peut donner de l'expérience paysagère nous révèle autre chose et est bien plus proche de ce que nous disent les grands peintres de paysage, comme Cézanne par exemple.

Le paysage est en attente de notre vision. Il est là, mais nous n'y faisons pas attention. La vision est intermittente chez l'être humain. Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour voir, car souvent nos yeux glissent sur les choses sans les voir, tant nous sommes accaparés par nos soucis. Que faut-il pour qu'un paysage devienne visible ? Que faut-il pour que cette visibilité en attente devienne une visibilité en acte ?

Une première réponse consisterait à dire qu'il faut répandre et faire partager une culture du paysage, une culture qui apprenne à le lire. Mais interpréter un paysage suppose qu'on l'ait déjà rencontré. Prenons quelqu'un qui sache parfaitement lire un paysage, qui soit un spécialiste de cette lecture, eh bien il se peut que cette personne soit tellement accaparée par ses soucis, ses projets ou ses rêves qu'elle en vienne à manquer d'attention pour le paysage qu'elle traverse. On peut même se demander si l'interprétation du paysage ne recouvre pas la rencontre origininaire du paysage. Le sens qu'on pose sur le paysage fait passer à l'arrière-plan la rencontre en acte. On voit donc que la question de

l'attention qu'on porte au paysage est distincte de celle du savoir qui donne l'aptitude de lire un paysage.

L'existence, c'est ce mouvement par lequel une vie se porte vers ses limites, à la rencontre d'une extériorité. Voir est une épreuve de l'extériorité. La vision, c'est, pour l'existence, se porter vers des images qui ne sont pas les siennes, celles qu'elle tire de son propre fonds, de sa mémoire ou de son imagination. Voir, c'est assister au surgissement du monde pour nous et en nous.

L'espace n'est pas une boîte vide déjà là avant les choses : l'espace s'organise à partir de certaines choses qu'on peut appeler des foyers. Le paysage surgit à partir de certaines formes remarquables qui viennent à surgir dans ma conscience et à attirer mon regard. Une montagne, la mer, un phare : autant de forme qui me surprennent, me sortent de moi-même, et c'est à partir de ces formes-foyer que s'organisent le paysage. Il se dispose autour d'elles. Mais la forme en tant que telle, Maldiney dit qu'elle ne surgit que d'elle-même. Elle est cette dynamique de formation de soi, de forme en train de se former sous nos yeux. Sur le trajet de notre vie quotidienne, souvent occupée à toutes sortes de projets, enfermées dans toutes sortes de soucis, il y a des choses, de grosses choses qui se posent un peu là sur notre route, qui nous interpellent, nous forcent à les regarder. Il y a la mer, il y a l'étang, il y a le phare, il y a la Montagne Noire au loin. Ces choses sont les foyers à partir de quoi le monde environnant s'organise en paysage.

Mais cette expérience paysagère n'est possible que parce que l'existence se définit par son exposition. Maldiney écrit : « Nous sommes exposés au monde, nous existons au péril de l'espace ». Que veut-il dire ?

En quel sens le paysage met-il l'homme en péril ? Le paysage expose l'homme à être surpris, sorti de lui-même par la beauté inattendu d'une lumière, à une certaine heure du jour. Le paysage expose l'homme à être ravi, littéralement ravi. Il est un appel à l'extase. Or le mot d'extase est quasi synonyme du mot existence : c'est être requis à se tenir hors de soi-même. Exister, c'est effectivement être exposé à ce qui nous tombe dessus. Le paysage lui-même est une exposition de la campagne ou du littoral. Il expose la visibilité du monde, mais ce n'est encore que de la visibilité en attente. Si quelqu'un peut effectivement ouvrir les yeux sur cette visibilité en attente, la transformer en une vue véritable, en une vue contemplative, c'est que lui-même était exposé à ce paysage au point d'avoir pu être ravi par lui. Le philosophe dira qu'il n'y a de monde phénoménal qu'en raison de cette double exposition des choses à nous et de nous aux choses. Du point de vue phénoménologique, le paysage est un mode particulier de cette rencontre que l'existence fait de l'extériorité. Pour finir, je dirais que l'expérience paysagère est une expérience du ravissement.